

ELOGE DE L’ORAISON DIFFICILE

On se plaint souvent d’oraisons mornes, floues, laborieuses. Quelles en sont les causes ? Les rechercher, c’est déjà découvrir les moyens de les surmonter.

*Nombreuses sont les causes de l’oraison difficile. Elles peuvent être dues à une foi engourdie, assoupie. Comme dans tout amour, la connaissance joue un rôle primordial dans nos rapports avec Dieu, et singulièrement à l’oraison. Il faut connaître pour aimer, connaître mieux pour aimer mieux. Que la foi se réveille et l’oraison retrouvera vigueur. Que la foi se réveille et l’oraison retrouvera vigueur, élan, alacrité (**Eveille-toi, p. 1**). – Mais comment réveiller la foi ? Par la méditation humble, assidue, persévérante des Ecritures. Ainsi nourrie de la Parole de Dieu, la foi portera des fruits abondants et savoureux (**Le jardin aride, p. 2**). – Il ne suffit pas de réveiller la foi, encore faut-il que la charité en nous soit vivante. Le manque d’amour envers autrui stérilise l’oraison (**Des pieds à la tête, p. 4**).*

*Que faire quand assailli par les distractions, on ne parvient plus à fixer son attention sur Dieu ? L’oraison, en effet, est une attention à Dieu. Mais d’abord de quelle attention s’agit-il ? (**Fixe ton cœur en Dieu, p. 5**). – Le savoir-faire peut être un obstacle à l’oraison. Pour que celle-ci soit, chaque jour, une rencontre vivante avec Dieu, il faut y apporter un cœur inventif, avide de découvrir ce qui plaît à Dieu (**Une invention d’amour, p. 6**).*

*Notre désir de Dieu est une preuve de notre amour pour lui. Mais il y entre souvent une impatience qui n’est pas nécessairement pure (**Que prière soit jeûne avant d’être festin, p. 8**). – Gardons-nous de nous attacher plus aux dons du Seigneur qu’au Seigneur lui-même. « L’aridité spirituelle » et les « nuits » sont permises par Dieu précisément pour que notre espérance se dépouille peu à peu de tout alliage (**Est-ce gratuitement ?, p. 9**). – Les oraisons durant lesquelles nous avons le sentiment de ne rien faire seraient-elles temps perdu ? Non pas ! Mais temps consacré, « sacrifice d’oraison » (**Dépose ton offrande sur le rocher, p. 10**). – Quand le Seigneur semble loin, c’est pour nous l’heure de réaffirmer notre foi en son amour au travail en nous. Ainsi notre amour se purifie et s’intensifie (**Oraisons désertiques, p. 11**).*

Eveille-toi

Thomas, n’abandonne surtout pas le quart d’heure que tu consacres, chaque matin, à l’oraison, avant de te rendre au lycée. De joyeux et tonifiant qu’il était naguère, il est, me dis-tu, devenu « morne et oppressant ». La cause ? Je crois la discerner. Une scène dont j’ai été le témoin, il y a quelques jours, te mettra peut-être sur la piste.

Nicolas et Nathalie, cinq et six ans, sortent dans le jardin. Le froid est vif, la neige au soleil est d’une extraordinaire gaieté. Une tache noire, à quelques mètres les intrigue. C’est le petit chat, à moitié enfoui, immobile. Est-il encore vivant ? Avec précaution Nathalie le prend dans ses mains et rentre à la maison. La chaleur du feu de bois le ranimera, elle n’en doute pas. « Veille bien sur lui, dit-elle à Nicolas, je vais chercher du lait chaud »... Nicolas la rejoint : « Il a ouvert les yeux, mais il ne m’a pas reconnu ! ». Ils reviennent ensemble avec le bol de lait.

Le petit chat ne bouge toujours pas, mais il n’est sûrement pas mort : Nathalie perçoit dans ses mains l’imperceptible mouvement de sa respiration. Tous deux, penchés sur lui, l’observent avec anxiété. Joie ! il bouge paresseusement. Ils lui trempent le museau dans le bol de lait bouillant. Le

petit animal se retire brusquement, secoue son museau – une goutte de lait reste accrochée à un poil de sa moustache – regarde, étonné, résiste à la tentation d’engourdissement qui veut le ressaisir, se dresse sur ses pattes, tourne autour du bol avec hésitation, se penche pour laper le lait et finalement vide gloutonnement le récipient. D’un bond le voilà sur un fauteuil. De son œil vif il semble remercier ses bienfaiteurs.

Saisis-tu, Thomas, en quoi ce récit répond à ta lettre ?

Tu es inquiet, à l’heure de la prière, de te trouver depuis quelques temps, avec un esprit engourdi. Ce n’est pas l’engourdissement de qui a sommeil, mais bien une manière d’engourdissement spirituel, un engourdissement de la foi elle-même : elle semble avoir perdu toute vivacité, tout appétit, tout goût de ces pensées qui auparavant la stimulaient, la vivifiaient. Et l’oraison alors est terne, seule une foi éveillée pourrait la faire vivante.

Pour la ranimer, il faut la rapprocher de ce « feu consumant » qu’est notre Dieu, en lui proposant par exemple telle ou telle pensée à laquelle elle a déjà été sensible. Mais il ne suffit pas toujours d’évoquer intérieurement ces pensées, il peut être nécessaire d’avoir à portée de la main le livre dans lequel on a coché en marge des textes qui ont trouvé une résonance en soi, qui ont déjà, en d’autres circonstances, réveillé, réjoui, simulé la foi. Celle-ci alors les reconnaît mais, il est vrai, l’engourdissement risque d’être le plus fort : il faut insister, aller d’une pensée à une autre. La foi finit par s’accrocher à l’une d’elles, et son regard redevient clair, pénétrant. Au-delà de la pensée, il rejoint le regard du Seigneur. Le courant passe. Et la foi, enfin libérée de tout engourdissement, se retrouve éveillée, vive et bondissante, heureuse de vivre, affamée – comme le petit chat de Nicolas et Nathalie.

Demain, sans doute, et peut-être pendant longtemps encore, tu la retrouveras engourdie à l’heure de la prière. Mais tu sauras comme t’y prendre pour lui permettre de revenir à la vie. Sache que pour beaucoup de gens il en est ainsi.

Les textes qui ont déjà trouvé un écho en notre âme, que déjà nous avons plus d’une fois goûtés, ne perdent rien de leur saveur et de leur valeur nutritive avec les jours qui passent quand c’est l’Esprit Saint qui nous les a proposés. Mais comment, me diras-tu, penser qu’il y est pour quelque chose ? Précisément parce qu’ils ont une saveur spirituelle. Car l’Esprit Saint, pour nous parler, fait que « cela nous parle ».

Thomas, tu ne croiras jamais trop à l’importance primordiale d’une foi éveillée pour une oraison vivante. Une oraison déclinante est presque toujours à mettre au compte d’une foi assoupie, bien souvent je l’ai constaté ! Du déclin à l’abandon de l’oraison, le pas est vite franchi. Aussi bien, efforce-toi de réveiller ta foi plutôt que de t’évertuer, comme tu le fais et sans grand résultat, à produire en toi des sentiments de confiance, d’abandon, de louange ; ils sont plus ou moins artificiels, ces sentiments qui ne jaillissent pas d’une foi actuellement vivante.

Je me plais en terminant à te citer ce verset de saint Paul (Ep 5, 14) :

*Eveille-toi, ô toi qui dors,
Relève-toi d’entre les morts,
Et le Christ t’illuminera.*

Le jardin aride

« Mon oraison est aride, ma vie me paraît ne plus porter de fruits comme au début de mon ministère sacerdotal. Mais j’en discerne mal la cause ». Votre lettre, avec cette petite phrase, vient me rejoindre dans le presbytère de campagne où je passe quelques jours de vacances.

Je la lis et relis dans ma chambre dont les persiennes sont presque closes tant le soleil au-dehors est torride. Et le potager sous ma fenêtre a triste mine : tout est grillé. Mon ami le curé se lamente, il n'aura pas de légumes. Il faudrait une bonne pluie. Mais les jours passent, et le ciel reste implacablement bleu.

Ne serait-ce pas aussi ce qui manque à votre âme ? La pluie, cette pluie qu'est la Parole de Dieu. La comparaison n'est pas de moi mais d'Isaïe : « *Comme la pluie et la neige descendent des cieux et n'y remontent pas sans avoir arrosé la terre, l'avoir fécondée et fait germer pour qu'elle donne la semence au semeur et le pain comestible, de même la Parole qui sort de ma bouche ne me revient pas sans résultat, sans avoir fait ce que je voulais et réussi sa mission* ».

Alors que le paysan, lui, ne peut rien pour se procurer la pluie, à vous il suffit de le vouloir pour que la Parole de Dieu féconde votre vie. La Parole de Dieu ne saurait nous faire défaut, c'est nous qui lui faisons défaut.

Votre abandon de la méditation des Ecritures depuis quelques mois me fait me demander – et vous demander – si vous avez une suffisante estime de la Parole.

Vous me dites que vous ne parvenez plus à méditer. Si vous donniez à ce mot de méditer son sens fondamental de « réfléchir à... » - réfléchir à la Parole de Dieu, en creuser le sens profond – vous ne sauriez vous déclarer inapte à méditer. Encore faut-il vous y exercer, et avec d'autant plus de persévérance que notre vie active et surchargée n'y est guère favorable.

Ce silence que vous vous efforcez d'établir en vous, est-ce une suppléance valable à la méditation ? Peut-être. Mais pas nécessairement. Le silence n'est pas une valeur en soi ; ce n'est pas de se taire ni de faire taire les bruits à l'intérieur de l'âme qui importe, mais d'écouter la Parole de Dieu, la « *Parole de Vie* » (Ph 2, 16), la « *Parole de salut* » (Ac 13, 26), de « *l'accueillir* » (Mc 4, 20), de la « *garder* » (Lc 8, 15 ; Jn 8, 51). C'est la Parole qui, en pénétrant dans l'âme, éliminera les bruits, instaurera le silence.

Il ne s'agit pas davantage de commencer par faire le vide. Le P. Plé écrit avec pertinence : « On voit l'erreur de beaucoup pour qui se mettre en présence de Dieu ne consiste qu'à faire le vide, dans son âme, de toute préoccupation terrestre. On refoule hâtivement toute pensée étrangère, un peu comme un policier fait rapidement évacuer la pièce où passera dans un instant le grand personnage qu'il précède et fait respecter. Puis, la tête et le cœur vides (à supposer qu'on y parvienne), on attend un « sentiment » de la présence de Dieu. Rien ne survient, à moins que ce ne soit l'illusion ».

Je sais bien que les auteurs spirituels recommandent une oraison de silence, au cours de laquelle il faut cesser de parler, de raisonner, d'agir. Saint Jean de la Croix donne de cette oraison une description très évocatrice : « Une attention simple et fixée uniquement sur son objet, à peu près comme quelqu'un qui ouvre les yeux pour regarder avec amour ». Mais cette oraison passive, contemplative, est un don de Dieu. On n'y accède point par ses propres industries, et quand elle ne nous est pas donnée il y a mieux à faire qu'à gémir, qu'à l'attendre dans l'oisiveté, qu'à épier sa venue ou son retour. Le vent ne souffle pas ? Reprenez donc les rames, si vous voulez avancer vers le large. Dieu ne parle pas au fond de votre cœur ? Ecoutez-le dans les Ecritures. Cherchez sa Parole, mâchez-la, mastiquez-la. En un mot, méditez.

La prière, vous le voyez, c'est la Parole de Dieu non pas dans son mouvement d'aller de Dieu à l'homme, mais dans son élan de retour de l'homme à Dieu. Elle est cette Parole de Dieu revenant à Dieu : « *ayant réussi sa mission* », comme dit Isaïe.

Nourrissez-vous de la Parole de Dieu et tout en vous, comme le jardin après la pluie, se remettra à verdier, et à croître. La vie, la vie de Dieu, la vie théologale, à nouveau jaillira. La *foi* sera en votre âme cette connaissance éveillée, avide, émerveillée, du Mystère de Dieu et de son amour, connaissance toujours jeune parce que tous les jours renouvelée. Et parce que l'amour appelle l'amour, la *charité* à son tour surgira, d'autant plus ardente que votre foi sera plus vive. Et l'*espérance* de connaître et d'aimer Dieu toujours plus, de voir son Règne s'instaurer sur terre, sera le ressort, le stimulant, et de votre oraison, et de toutes vos activités.

Des pieds à la tête

Vos oraisons peineuses, votre absence de vitalité spirituelle à l'heure de la prière, le sentiment que le Seigneur n'ouvre plus la porte à laquelle pourtant vous ne cessez de frapper, vous rendent malheureux, inquiet. Vous aspirez, me dites-vous, à retrouver sinon la ferveur, du moins ces oraisons où vous aviez la certitude de ne pas perdre votre temps.

Je n'ai certes pas de conseil infaillible à vous donner, je voudrais simplement vous inviter à trouver vous-même ce que Dieu attend de vous.

Il est possible que ce soit là une épreuve permise par le Seigneur pour stimuler votre désir, votre recherche et votre confiance. Mais il n'est pas exclu que ce soit un signal, l'avertissement que quelque chose laisse à désirer dans votre vie. Je vous demande de ne pas éliminer trop vite cette seconde hypothèse. « Jamais, m'écrivez-vous, je ne me suis appliqué aussi scrupuleusement à suivre vos conseils pour bien faire oraison ». Je l'admets volontiers. C'est bien cela, précisément, qui me donne à penser que quelque chose est à modifier, non pas tant dans votre façon de prier que dans votre vie.

Dans la vie chrétienne, en effet, tout est lié. La pratique d'une vertu est-elle négligée, la réception des sacrements insuffisante, la volonté de Dieu méconnue en quelque point, tout s'en ressent et, en premier lieu, la vie de prière. C'est pourquoi je ne suis pas sûr que vous acharner à mieux prier soit le meilleur moyen d'y parvenir. Commencez plutôt par rechercher si Dieu n'attendrait pas de vous quelque réforme.

Examinez-vous d'abord sur la vie théologale, ressort de la vie chrétienne. En tout premier lieu sur la charité envers autrui. Si vous n'êtes pas accueillant au prochain, empressé à le servir, à lui témoigner l'amour de ce Dieu qui vous a fait entrevoir et goûter son infinie bonté, alors s'expliquerait que le Seigneur, je ne dis pas vous repousse, mais vous retire le sentiment de sa présence et de son amour. Aimez, aimez ceux qui vous entourent, efforcez-vous d'aller à ceux envers qui votre sympathie est moins spontanée. Voyez si des êtres n'attendraient pas en vain, de vous, des secours matériels ou moraux.

Il est fort possible qu'un progrès de votre part dans la charité vous fasse retrouver à l'oraison la rassurante présence de Dieu, ou du moins le sentiment de n'y pas perdre votre temps, car le Christ ne sait résister aux prières de celui qui, lui-même, ne résiste pas aux appels de son prochain. Il considère, vous le savez bien, comme fait à lui-même ce que nous faisons à autrui.

Dans son commentaire sur la première épître de saint Jean, saint Augustin exprime, par une comparaison inattendue et vigoureuse, cette identification du Christ avec ses membres et, par suite, l'incohérence de celui qui prétend aimer le Christ et méprise son prochain :

« Celui que tu adores en sa tête, tu l'outrages en son corps... » C'est en vain que tu m'honores, te crie la tête du haut du ciel... » C'est comme si quelqu'un voulait t'embrasser la tête en te marchant sur les pieds. Avec ses gros souliers ferrés il t'écraserait les pieds en voulant prendre ta tête entre ses mains pour l'embrasser. N'interrompais-tu pas ces démonstrations de respect en criant et en

disant : « Que fais-tu, malheureux, tu m'écrases ! » Tu ne lui dirais pas : « Tu m'écrases la tête », puisqu'il rend honneur à ta tête ; mais la tête parlerait plus fort pour les membres qu'on écrase que pour elle qu'on honore. Elle crierait : « Je ne veux pas de tes honneurs ; cesse de m'écraser ! ».

Volontiers, j'interprétera ainsi cette page étonnante : tu viens à l'oraison pour me baiser le visage, tandis que tu refuses à ton frère l'honneur et le secours qu'il attend de toi – que j'attends de toi en lui. Ne t'étonne donc pas que ma réaction envers toi soit celle de l'homme qui écarte celui qui lui monte sur les pieds.

Je ne prétends pas, cher ami, exprimer là les sentiments du Christ à votre égard mais simplement vous inviter à vous poser une question.

« Fixe ton cœur en Dieu »

Mon cher Laurent, tu avais entrepris avec conviction et enthousiasme de consacrer, chaque jour, une demi-heure à Dieu en dépit d'un programme scolaire chargé. Et voici que déjà, trois mois après, tu abandonnes la partie, découragé. « L'essai n'est pas probant, m'écris-tu, je suis incapable de rester attentif à Dieu plus de deux minutes ».

Ainsi, tu vas aller grossir les rangs des déserteurs de l'oraison ! Je n'en prends pas mon parti. D'autant moins que ton découragement repose sur une méprise.

Tu fais bien d'assimiler l'oraison à l'attention à Dieu. Mais quelle notion as-tu de l'attention ? Sans doute celle de mon dictionnaire, où je lis : « Attention, n. f. : préfixe *ad* (vers) et latin *tendere* (tendre). Concentration de l'esprit sur un objet extérieur ou intérieur ».

Cette définition, ne faisant intervenir que « l'esprit », me paraît trop restrictive. Je partage l'avis de certains psychologues qui distinguent plusieurs types d'attention. Ils se placent au point de vue des diverses facultés de l'homme : intelligence, volonté, affectivité, sens..

Le lycéen, tout appliqué à comprendre un texte anglais, est attentif d'une *attention intellectuelle* tandis que son attention est *sensorielle* lorsque devant la télévision il s'émerveille des exploits d'un cascadeur.

L'homme, au volant de sa voiture, qui discute politique avec son voisin est simultanément attentif d'une *attention intellectuelle* et d'une *attention sensorielle*.

Attention de la sensibilité, celle de l'institutrice rongée sans répit par l'anxiété durant la classe : le résultat de l'examen de laboratoire sera-t-il positif ou négatif, cancer ou non ?

La jeune fille qui vit un amour tout neuf parfois éprouve grande difficulté à étudier son cours d'électronique ; parfois elle y parvient ; il n'empêche que même alors l'*attention affective* est là, toujours actuelle, éveillée, permanente.

Cet homme marié qui ressent une violente passion pour une autre femme a fermement résolu de rester fidèle à son épouse et trouve en lui, quand la passion sollicite sa pensée et sa chair, une *attention de la volonté*, vigilante, inébranlable, plus forte que l'*attention du désir*.

Et la liste des « attentions » n'est pas close.

Revenons à l'oraison. Quelle attention est requise ? Intellectuelle, sensorielle, sensible, affective, de la volonté... ?

C'est d'attention intellectuelle qu'il s'agit lorsque j'applique mon esprit, par exemple, à une scène d'évangile. Si la réflexion domine, je parlerai de « méditation ». Si l'attention est globale, paisible, sans discours intérieur, je parlerai plutôt de « contemplation ».

D'attention sensible quand la ferveur me gagne.

D'attention de la mémoire quand j'essaie de me rappeler une heure de grâce dans ma vie passée.

Mais il peut se faire que ces diverses formes d'attention soient impossibles à l'heure de la prière. C'est ce que tu découvres, si j'ai bien compris. L'oraison, cette oraison qu'à juste titre tu considères comme une attention à Dieu, serait-elle alors impossible ? Non assurément ! Car toujours reste possible *l'attention de la volonté profonde*. – Note le qualificatif « profonde ». – C'est elle qui décide de la réalité et de la valeur de l'oraison. Intervient-elle, il y a oraison vraie. Manque-t-elle, pas d'oraison. Voici en quoi elle consiste. Lorsque tu entreprends de prier, affirme à Dieu que tu veux être à lui, à sa disposition, que tu veux tout ce qu'il veut de ton oraison, et aussi de ta vie. Cette détermination de ta volonté par laquelle tu adhères à la volonté de Dieu est d'un très grand prix à ses yeux. Elle est engagement de ta liberté. Et donc elle perdure, même si le flot des pensées, des sentiments, des soucis variés te submerge, du moment que tu ne te rétractes pas. La preuve en est que si quelqu'un vient te frapper à l'épaule au cours de cette oraison envahie par mille distractions et te demande ce que tu fais là ; tu lui réponds spontanément : je prie. Et tu as bien raison. Ta volonté est restée inchangée.

Le découragement que tu connais actuellement, bien des chrétiens y échappent quand ils comprennent que l'oraison pour être bonne ne requiert pas essentiellement l'attention de l'esprit, si instable, mais l'attention de la volonté, elle, stable.

Peut-être trouves-tu peu exaltant ce terme « volonté ». Dans le langage courant, en effet, lorsqu'on dit de quelqu'un qu'il a ou n'a pas de volonté on évoque la faculté, assez superficielle, de repousser un désir ou d'exécuter une décision pénible, plutôt que l'aptitude du moi profond à s'orienter librement : d'où une dévaluation du terme volonté. Aussi bien je lui préfère le terme biblique de « cœur » et parler alors d'une *attention du cœur*. Etant bien entendu que pour les auteurs sacrés, le « cœur » n'est pas l'affectivité sensible mais précisément ce que j'appelais volonté profonde, le fond le plus intime de la personnalité, son noyau spirituel, pourrait-on dire, ce par quoi l'homme s'engage.

Quand nous lisons dans l'évangile : « *Ils m'honorent des lèvres mais leur cœur est loin de moi* », le Christ condamne les hommes qui, dans la prière, ne s'engagent pas trop à son égard vraiment, totalement. Le même sens est à donner au mot cœur dans le verset du premier livre de Samuel (7, 3) sur lequel je te quitte, non sans t'inviter à t'en souvenir au début de l'oraison : « *Fixe ton cœur en Dieu* ».

Une invitation d'amour

« Comment se fait-il qu'après quinze ans de pratique régulière de l'oraison, celle-ci soit actuellement si morne, apparemment si peu efficace, sans lumières et sans joie ? ».

Pour vous répondre, je me suis remémoré les explications que donnent les auteurs spirituels, de la pauvreté de l'oraison ; une vie de foi insuffisamment entretenue par la lecture et la méditation, spécialement de la Parole de Dieu, une vie de charité languissante faute d'une mortification délibérée des goûts, des attachements, des passions. Ce peut être encore la conséquence d'une indiscipline de l'imagination ou de la pensée.

Mais je m'oriente plutôt vers une autre explication. Sans prétendre toutefois qu'elle soit la bonne, je souhaiterais que vous y réfléchissiez un peu longuement.

Je me demande si vous n'êtes pas victime à la fois de la routine et du savoir-faire. Je m'explique. Lorsque vous avez entrepris de faire oraison, conscient de votre ignorance vous avez demandé conseil, lu des articles ou des traités sur la question. Chacune de vos oraisons était une conquête sur l'inexpérience, l'apathie, les distractions. Ou du moins un combat courageux.

Depuis vous avez acquis expérience et savoir-faire. Vous savez qu'il y a grand intérêt à préparer son oraison, et à bien commencer, et donc vous n'y manquez pas. Vous luttez contre les distractions, mais sans tension, en homme expérimenté qui les sait souvent permises par Dieu ; vous parlez au Seigneur, mais aussi vous savez vous taire, ayant découvert le prix du silence dans l'oraison ; vous souffrez de ne plus connaître comme autrefois ces brusques poussées de lumière et d'amour, mais vous avez lu que l'aridité a sa place dans toute vie spirituelle progressante.

Ne seriez-vous pas devenu un « professionnel » de l'oraison, qui connaît bien les règles de l'art et les applique ? On dit d'un artisan : il a le tour de main. D'un journaliste, d'un pianiste : il a du métier. C'est très important, certes. Mais cela ne suffit pas, surtout dans les relations humaines : je pense au professeur, à l'écrivain, au prédicateur...

Encore moins dans les relations de l'homme et de la femme, au sein du foyer. J'imagine un jeune mari qui, convaincu qu'il n'est pas bon de laisser à l'improvisation les conversations du soir avec son épouse, au retour du bureau interroge sa femme sur sa journée, ses tâches et ses rencontres, sur le comportement du nouveau-né. Il ne manque pas aussi de lui parler des faits saillants de sa vie de travail. Puis il lui propose, pour la veillée, de lire ensemble le livre qu'il vient d'acheter ; Et cependant, malgré ses louables efforts, il n'est pas exclu que la soirée soit décevante et pour l'un et pour l'autre : chacun restera solitaire et s'ennuiera, continuera son monologue intérieur ou s'évadera dans le rêve.

C'est qu'en ce domaine de la vie conjugale, il ne s'agit pas seulement de connaître la théorie ou d'avoir acquis du savoir-faire. Deux vivants ne sont plus aujourd'hui ce qu'ils étaient hier. Il faut chaque jour partir à la rencontre l'un de l'autre par des sentiers inconnus, essayer de deviner la vie profonde du conjoint, rechercher ce qui peut susciter son attention, son intérêt, sa tendresse, éviter ce qui pour l'heure l'agace ou le lasse, découvrir ce qui peut établir la communion. Et alors parfois le miracle se réalise : un véritable échange en profondeur où les cœurs et les âmes communient ; les mots se trouvent merveilleusement aptes à nourrir cet échange – à moins que le silence n'y parvienne mieux encore.

Il ne suffit pas d'être calé en psychologie, de connaître par cœur le code des bonnes relations entre mari et femme. Il s'agit d'inventer chaque conversation, chaque veillée, pour qu'elle soit une rencontre, une rencontre vraie. Or, inventer est difficile, c'est fatigant, ou plus exactement cela suppose un amour vivant, jeune, jamais résigné à la médiocrité des conversations, impatient d'une communion plus étroite, stimulé par l'espérance. C'est l'amour qui suscite l'invention et, réciproquement, l'invention enrichit l'amour.

Il en est de l'oraison comme de la vie conjugale (parce qu'elle aussi est rencontre de personne à personne), elle se détériore quand le savoir-faire se substitue à l'invention. Je me demande si ce ne serait pas le cas pour vous. Certes, il est fort utile de connaître et de mettre en pratique, comme vous le faites, les règles que les hommes de prière nous ont enseignées, mais si la faculté d'invention n'entre pas en jeu, en dépit de tout ce savoir-faire, de toute cette science, l'oraison restera polie, superficielle, artificielle ; elle n'aboutira pas à une communion de l'âme avec Dieu.

Chez sa femme, me direz-vous, un homme qui aime sait deviner, à des signes imperceptibles à tout autre – un certain sourire, une lumière dans le regard, tel léger frémissement d'un muscle du visage ou de la main –, ce qui est joie pour son cœur. Mais avec Dieu ?...

C'est la foi qui nous fait connaître ce qui lui plaît. Elle ne suffit pas, il est vrai, à nous renseigner sur ce qui lui plaît *hic et nunc*, sur ce qu'il veut de cette demi-heure d'oraison : tel aspect de sa pensée ou telle de ses perfections sur lesquels il désire que nous nous arrêtions ; telle attitude d'âme, louange ou repentie, adoration ou confiance filiale, qu'il attend de nous ; ou encore telle disposition à modifier, qui fait écran entre lui et nous. A quel signe le comprendre ? Ce peut être une certaine qualité de silence ou de paix, succédant à une inquiétude (au sens étymologique du mot : absence de calme intérieur) ou encore une impression de plénitude. Parfois on a le sentiment d'avoir trouvé la bonne position de l'âme.

En écrivant cela, voici que se présente à ma mémoire un vieux souvenir d'enfance (excusez la cocasserie du rapprochement) : un billard, des billes sur le billard, et des trous portant des chiffres : 10, 100, 500, 1000. Il s'agissait de faire que les billes se placent dans les trous aux chiffres les plus importants. Les billes roulaient, s'inquiétaient ; telle s'approchait, puis s'éloignait d'un trou, finissait par tomber dans l'un d'eux, frémissait quelques instants et finalement se stabilisait, le calme acquis.

Ainsi, quand on a du mal à commencer l'oraison, il convient « d'essayer » tour à tour telle pensée ou telle attitude d'âme qui nous a aidé à prier lors d'une précédente oraison. Si aucune ne trouve en nous d'écho, n'éveille un sentiment de paix, nous restons comme instables, plus ou moins inquiets. Il nous faut chercher encore, en sachant que notre recherche déjà plaît à Dieu. En revanche, si une paix s'instaure dans l'âme, si nous avons l'impression d'être dans le vrai, alors, que cesse la recherche : ce que Dieu voulait de nous est trouvé. Il n'est plus que d'approfondir doucement la pensée ou d'affermir l'attitude. Grâce aux dons du Saint Esprit, nous deviendrons, peu à peu, plus aptes à discerner ce qui plaît à Dieu.

Même si nous demeurons dans l'incertitude, nous sommes sur la bonne voie, du moment que notre oraison est dominée par la volonté de répondre à l'attente de Dieu. Cherchons en tâtonnant, mais toujours paisiblement, nous entretenant avec Dieu comme un fils avec son Père.

Retenez de cette longue lettre que chacune de vos oraisons doit être une invention, une invention d'amour – j'entends invention au sens de découverte –, une découverte de ce qui plaît à Dieu. Ce n'est pas le souvenir de ce que fut l'oraison de la veille, ou la seule connaissance d'un art de prier, qui vous renseignera sur ce que doit être l'oraison d'aujourd'hui. Il vous faut chercher en souplesse, d'une âme tout éveillée, laborieuse, espérante.

Que la prière soit jeûne avant d'être festin

Patience et impatience, deux des nombreuses vertus que requiert l'oraison. Je dis bien : l'impatience. Encore qu'on ne la trouve pas citée dans le catalogue officiel des vertus. Et cependant n'est-elle pas la fille de l'amour ? Comment l'aimant pourrait-il supporter d'être séparé de l'aimé, ne pas brûler du désir impérieux, impatient, de le rejoindre, de le posséder, de lui être uni ? Mais tu n'as certes pas besoin qu'on t'invite à cette impatience, elle t'est familière. En revanche, il me semble que la patience te soit moins coutumière. Aussi est-ce d'elle que je voudrais t'entretenir, car elle est des plus nécessaires à qui veut aller loin et haut dans la pratique de l'oraison.

A peine six mois de séminaire et te voilà déjà tout attristé de n'avoir pas encore atteint les sommets de la prière ! Je t'en prie, sois patient ou, si tu préfères, patiemment impatient. C'est bien de désirer

avidement l'union à Dieu, mais la route est longue, ou plutôt le sentier est escarpé : il faut s'y engager du pas calme, avec la respiration régulière de celui qui veut monter haut.

Patience, patience, mon cher Francis, et n'oublie pas ce que nous enseigne l'étymologie du mot : du latin *pati*, souffrir, endurer. Si tu es décidé à endurer, à durer, si tu ne crains pas d'affronter le désert et la nuit, alors aie confiance. Mais raffermis souvent ta décision ; elle sera bien des fois menacée, spécialement à l'heure de l'oraison.

D'anciens auteurs spirituels, parlant des épreuves de la prière, ont une expression très forte : il faut *pâtir Dieu*, nous recommandent-ils, consentir au long, implacable, ingénieux, persévérant travail de l'Esprit Saint en nous qui peu à peu fait mourir le « vieil homme » tenace et vivace dont parle saint Paul, afin que « l'homme nouveau » surgisse, délivré de ses scories, tel un métal étincelant au sortir du four.

Un vieux souvenir se réveille en moi tandis que je t'écris : l'invitation à la patience d'un vieux moine à un novice. C'est dans *Miguel Manara*, le « mystère » du grand poète lithuanien Milosz. Avant de te quitter, je copie quelques lignes, que je livre à ta réflexion :

« L'amour et la précipitation font mauvais ménage, Manara. C'est à la patience que l'on mesure l'amour. Un pas égal et sûr : l'est là l'allure de l'amour, qu'il chemine entre deux haies de jasmin, au bras d'une fille ou seul entre deux rangées de tombeaux. Patience...

« La faim trop passionnée est aussi une tentation. Il faut broyer l'herbe mauvaise et la racine tiède d'une mâchoire d'animal qui a une belle prairie et de longues, longues heures d'été devant soi....

« Car il faut que prière soit jeûne avant d'être festin, et nudité du cœur avant d'être manteau de ciel bruissant de mondes ».

Est-ce gratuitement ?

Connaissez-vous ce très curieux récit au début du Livre de Job où Yahvé, s'adressant à Satan, lui dit : « *As-tu remarqué mon serviteur Job ? Il n'a point son pareil sur la terre : un homme intègre et droit, qui craint Dieu et se garde du mal* ». Et Satan de riposter : « *Est-ce gratuitement qu'il t'aime ? ... Tu as béni toutes ses entreprises, ses troupeaux pullulent dans le pays. Mais étends la main et touche à ses biens, je te jure qu'il te maudira en face !* » (Jb 1, 6-11).

Est-ce *gratuitement* qu'il t'aime ? ricane Satan. Est-ce à toi-même qu'il est attaché ou à ces dons qu'il a reçus de ta main en telle abondance ? L'insinuation est perfide, elle est grave. L'amour de Job pour Dieu ne serait-il qu'un vil amour de soi habilement maquillé ? Et Job est mis à l'épreuve, et Job fait la preuve que son amour pour Dieu est bien authentique.

Une phrase de votre dernière lettre m'a alerté : « Je ne puis me défendre, m'écrivez-vous, d'une certaine tristesse de ne plus connaître, à l'oraison, cette intimité avec le Christ qui, ces dernières années, m'a tant aidée au milieu des épreuves familiales que vous savez ». Je me suis demandé, en vous lisant, si vous êtes assez vigilante pour dépister ce qui peut se mêler de recherche de soi dans votre oraison. Dieu me garde de décourager votre désir d'intimité avec le Christ ! Je suis bien convaincu qu'il est une grâce. Mais est-il assez dépouillé ? Est-ce *gratuitement* que vous aimez le Christ ?

Depuis la fameuse retraite de 1965, Dieu, pour vous encourager dans la vie d'oraison, vous a fréquemment accordé le vif sentiment de sa présence et de son amour. Votre prière fut souvent joie

et ferveur. Ne vous y êtes-vous pas habituée ? Ne vous seriez-vous pas laissé aller, inconsciemment, à pratiquer l'oraison plus pour retrouver la douceur de la présence du Seigneur que purement pour sa gloire ? C'est du moins la question que je vous invite à vous poser. Quand Dieu nous accorde des grâces sensibles, il est bien difficile en effet que ne se même pas un subtil amour de soi à notre amour pour lui, que ne s'insinue pas un certain désir égoïste de jouir de lui.

Aussi bien une purification s'impose-t-elle. Et sans doute l'aridité spirituelle qui est vôtre en ce moment n'a-t-elle pas d'autre explication. Ayez confiance en l'Esprit Saint travaillant en vous. Mais ne manquez pas de lui apporter votre concours.

Voici ce que je vous recommande. Dès le début de votre oraison, affirmez à Dieu que vous y venez parce que c'est sa volonté et pour lui plaire, que vous vous mettez à son entière disposition, sans conditions, que vous acceptez d'avance de ne trouver aucune trace sensible, que vous lui demandez même de ne pas vous en accorder, si cela peut contribuer à la venue de son Règne, à lui procurer plus de gloire. Oh ! je sais bien que ce n'est pas sans un instinctif mouvement de recul qu'on parle en ces termes au Seigneur. Mais une telle prière purifie miraculeusement le cœur.

La purification des âmes d'oraison se ferait beaucoup plus vite si elles se livraient ainsi à la main de Dieu qui est pressé d'émonder sa vigne afin qu'elle porte un fruit plus abondant et savoureux. Mais si elles se découragent ou si elles réclament de nouvelles grâces sensibles, comment pourraient-elles progresser ?

Engagez-vous courageusement dans cette voie. Je dis « courageusement » non par manière de parler mais bien parce que le mot s'impose. Cette phase de purification est rude. Il faut grande vaillance pour y persévérer, pour accepter la mort apparente de la sensibilité, de l'intelligence, du cœur. Car c'est bien cela : notre sensibilité, à force d'être sevrée de toute douceur, semble mourir ; notre intelligence, privée de toute lumière, paralysée dans sa méditation, elle aussi semble mourir, et notre cœur devient insensible et comme incapable d'aimer. On comprend le vieil auteur qui parle du « sacrifice d'oraison ».

Une grande foi aussi est nécessaire pour ne pas se laisser aller à penser que ce temps de l'oraison est temps perdu, pour se convaincre que cette mort prépare une résurrection, que « *le grain de blé, s'il accepte de pourrir en terre, portera beaucoup de fruit* ».

L'oraison, avec les épreuves qu'elle nous réserve, est vraiment le creuset où notre amour pour Dieu se purifie, devient étincelant.

Dépose ton offrande sur le rocher

« J'ai le sentiment, m'écrivez-vous, de perdre mon temps à l'oraison ». Perdre votre temps, croyez-vous que ce ne soit rien, si vraiment vous le perdez pour Dieu ? « Qui perd sa vie la sauve », lisons-nous dans l'Évangile. Or votre temps est la trame même de votre vie ; en « perdre » pour Dieu une fraction, c'est à proprement parler offrir un sacrifice. Abel immolait une brebis de son troupeau, et son sacrifice plaisait à Dieu parce qu'il reconnaissait ainsi le souverain domaine du Seigneur sur toutes ses richesses. Vous, vous offrez cette heure de votre journée, vous la brûlez, la sacrifiez, au sens religieux du mot ; comment ce « sacrifice d'oraison » ne serait-il pas précieux aux yeux du Seigneur, si par là vous entendez affirmer son souverain domaine sur toute votre vie. Temps perdu ? Non pas, temps consacré.

Vous préféreriez sans doute des pensées exaltantes, la ferveur, ou tout au moins un vrai recueillement. Mais êtes-vous bien sûr qu'alors vous ne nous y complairiez pas, si bien que ce

temps d'oraison, au lieu d'être pour Dieu serait pour vous, serait recherche de votre satisfaction personnelle ?

Quand, à l'oraison, réflexion, ferveur, silence, tout vous échappe en dépit de votre bonne volonté, consentez donc, et de bon cœur, à ce don d'une portion de votre vie. Et bannissez le regret : ce serait reprendre d'une main ce que vous donnez de l'autre.

Votre oraison ne vous rapporte rien ? Alors voilà bien le sacrifice par excellence, l'holocauste, dont la flamme dévorait la victime jusqu'à la dernière fibre, à la différence du « sacrifice de communion » où celui qui présentait l'offrande en prélevait une part pour sa propre subsistance.

Votre lettre m'est parvenue au moment où j'achevais ma lecture d'Écriture Sainte sur cette page intensément religieuse qui relate le sacrifice de Gédéon : « *L'ange de Yahvé lui dit : Prends la viande et les pains sans levain, dépose-les sur le rocher* ». *Gédéon fit ainsi. Alors l'Ange de Yahvé étendit l'extrémité du bâton qu'il tenait à la main et il toucha la viande et les pains sans levain. Le feu aussitôt jaillit du roc, il consuma la viande et les pains sans levain, et l'Ange de Yahvé disparut à ses yeux* » (Jg 6, 20-21). Quand vous venez à l'oraison, déposez votre offrande, cette part de votre temps, sur le rocher – saint Paul nous apprend que le Rocher c'est le Christ – puis demandez à l'Ange de Yahvé de la toucher du bout de son bâton. Et réjouissez-vous si le feu la dévore sans en rien laisser pour vous.

Oraisons désertiques

Véronique a treize ans. Sa mère lui ayant enseigné très tôt à faire oraison, elle y consacre chaque jour un quart d'heure. Dimanche dernier, la pauvre Véronique, désemparée, me confiait sa peine : « Depuis huit jours, je ne trouve plus la présence de Jésus à l'oraison ».

Ma chère Véronique, j'ai pensé que vous seriez contente d'avoir par écrit les conseils que je vous ai donnés avant-hier, surtout si vous n'avez pas retrouvé la présence du Christ en votre oraison quotidienne.

Depuis des mois il vous accordait le sentiment de sa présence, et c'était très bon. Maintenant que ce sentiment vous est retiré, vous voilà toute troublée. Je vous comprends, mais ne soyez pas inquiète. Ne vous fatiguez pas inutilement à chercher la raison de ce changement. Ne vous hâtez pas de penser que c'est par votre faute. Efforcez-vous plutôt d'accepter de bon cœur, de bonne humeur et en grande patience, ce qui est une épreuve. Peu à peu vous découvrirez que ces oraisons apparemment stériles sont d'un grand profit. Et la parole du Christ se révélera vraie pour vous aussi : « *Il vous est utile que je m'en aille* ».

Votre foi sortira plus pure et plus forte de cette marche dans le désert, où rien ne pousse, où l'on ne rencontre personne. Tant que le Christ vous laissait entrevoir sa présence et son amour, c'était bien facile de vous attacher à lui, un peu comme les apôtres lorsque leur Maître ressuscité apparaissait au milieu d'eux. Mais si rien de sensible ne vient l'aider, votre foi est obligée de s'affirmer et de s'affermir. Rappelez-vous le mot du Christ à Thomas : « *Bienheureux ceux qui croiront sans avoir vu* ». Appliquez-vous donc très doucement, très paisiblement, au cours de vos oraisons désertiques, à croire que Jésus est là, aimant sa petite fille d'un très grand amour. Rien ne peut le glorifier davantage que cette foi imperturbable.

Votre vie intérieure va retirer un deuxième bénéfice considérable de ces oraisons peineuses. Depuis que vous êtes interne, votre désir de retrouver vos parents, vos frères et sœurs, ne croît-il pas au fur

et à mesure que les jours passent ? Et le retour à la maison n'est-il pas d'autant plus joyeux qu'il a été plus souhaité ? De même, dans vos oraisons sans bonheur, votre désir de retrouver le Christ, d'entrer plus avant dans son amour, va s'intensifier. C'est essentiel, car en s'intensifiant le désir creusera votre âme, et ainsi vous pourrez offrir à la vie du Christ une place infiniment plus large. Sa grâce vous sera donnée d'autant plus abondante que vous serez plus vide et plus avide. Et cette avidité, c'est la vertu d'espérance.

Troisième bénéfice : comme le métal dans le feu, votre amour du Christ se purifie dans ces oraisons qui ressemblent au purgatoire. N'avez-vous pas remarqué que souvent vous vous rendiez à l'oraison avec le grand désir de retrouver la joie que vous aviez goûté la veille ? Preuve que vous n'y alliez pas uniquement pour plaire à Dieu, mais aussi par amour de vous-même. Quand nous nous en apercevons, nous devrions être les premiers à dire au Seigneur : Pour me débarrasser de ce vieil amour de moi, pour que désormais j'aie à l'oraison non pour la joie que j'y éprouve mais uniquement pour ta gloire, je te demande de faire que je n'y trouve plus de joie tant que ce sera nécessaire ». Et si nous ne prenons pas les devants, du moins, quand les joies de l'oraison nous sont refusées, sachons y consentir en paix et en patience. Surtout ne ressembliez pas à ceux qui, tout le temps de leur prière, sont à l'affût du retour de la joie ; ils me font penser à ces enfants qui, la nuit de Noël, ne dorment que d'un œil et de l'autre surveillent l'arrivée des jouets dans leurs souliers. Un jour, j'espère, vous parviendrez même à être contente quand votre oraison sera sans joie ; alors vous saurez que vous aimez Jésus un peu plus que vous-même.

N'avais-je pas raison, Véronique, de vous dire que vos oraisons désertiques sont très utiles ? Les trois grandes vertus s'y purifient et s'y perfectionnent : la foi, l'espérance et la charité. Justement ces vertus qui nous mettent en contact avec notre Dieu et nous initient à sa vie intime.